

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Sophie A. de Beaune, *Pour une archéologie du geste – Broyer, moudre, piler. Des premiers chasseurs aux premiers agriculteurs*

Paris, CNRS Éditions, 2000, 235 p., gloss., bibl., index, 62 fig., 8 pl. couleur

Jean-Claude Gardin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7961>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 289-292

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Claude Gardin, « Sophie A. de Beaune, *Pour une archéologie du geste – Broyer, moudre, piler. Des premiers chasseurs aux premiers agriculteurs* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7961>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Sophie A. de Beaune, *Pour une archéologie du geste – Broyer, moudre, piler. Des premiers chasseurs aux premiers agriculteurs*

Paris, CNRS Éditions, 2000, 235 p., gloss., bibl., index, 62 fig., 8 pl. couleur

Jean-Claude Gardin

- 1 LES GESTES d'autrefois sont un beau sujet de réflexion. La traduction récente en anglais du gros traité que leur a consacré jadis Andrea de Jorio (*La mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano*, 1832) est un témoignage de plus de l'intérêt soutenu que nous leur portons. Si l'on s'en tient à une logique rapide de l'énoncé, le livre de Sophie A. de Beaune (nom abrégé ci-après SAB) s'inscrit dans la même tradition : rassembler ce que l'on peut savoir des gestes qui accompagnaient jadis les actions et les états d'âme des gens, dans une tranche d'espace-temps donnée, et formuler les hypothèses que l'on peut raisonnablement en tirer sur toute espèce de plans – sociologique, éthologique, psychologique, etc. – selon les curiosités ou les hardiesses de l'auteur. Tel est bien le propos de SAB ; mais sa tâche est d'une autre nature que celle de notre Napolitain en raison du genre d'objets auxquels sa profession l'a conduite. Le corpus de son *Archéologie du geste* n'est pas fait de représentations de gestes tirées d'images ou de textes anciens que l'on rattache à un contexte assez bien connu ; ce sont des objets fabriqués dans un très lointain passé dont nous ne savons pas grand-chose, depuis l'apparition des Australopithèques jusqu'au Néolithique, soit une période dont les divisions traditionnelles (*Homo habilis*, *Erectus*, Paléolithique très ancien, inférieur, etc.) embrassent chacune des millions, des centaines ou dizaines de milliers d'années, selon les cas. Des objets, en outre, dont l'aire de collecte est planétaire puisqu'elle paraît couvrir en droit tous les continents ; des objets, enfin, qui sont, si j'ose dire, à peine fabriqués, au point qu'il est bien difficile de restituer les postures et les gestes qui ont pu accompagner leur mise en forme. SAB les caractérise dans ces termes : des objets en pierre non taillée, mais

qu'on a des raisons d'associer à une activité humaine, soit qu'ils aient été choisis pour des propriétés naturelles (forme, matière) adaptées à tel ou tel usage (ex. : récipients, marteaux), soit qu'ils aient été en outre *aménagés*, retouchés – mais non point taillés au sens où les préhistoriens l'entendent – pour les mêmes usages, ou d'autres. Bref, il s'agit d'un matériel lithique « peu élaboré [...] sur galet, bloc et plaquette », comme SAB prend soin de le rappeler maintes fois.

- 2 La précision a en effet toute son importance. Le lecteur doit avoir constamment à l'esprit l'humilité des matériaux à partir desquels SAB tente de retracer non seulement une partie de l'outillage primitif de nos très lointains ancêtres (les illustrations du livre sont à cet égard bienvenues), mais aussi, sur cette base, des types d'activités pratiques, voire mentales, propres à notre espèce – car on n'ose guère parler de « cultures » à l'échelle mégascopique d'une telle enquête –, et jusqu'à certains traits d'évolution perceptibles à travers leur variabilité au fil des âges.
- 3 N'étant pas préhistorien, j'aurais dû décliner l'offre qui m'était faite de rendre compte d'un tel livre. Sa richesse majeure tient en effet à l'ampleur de la documentation réunie par SAB touchant non seulement les caractéristiques immédiatement perceptibles de ces objets « peu élaborés », mais aussi et surtout celles, plus éloquents, que l'analyse instrumentée, l'expérimentation et le comparatisme ethnographique ont permis de mettre au jour (traces d'utilisation, propriétés physiques, fonctions probables). Or, mes connaissances en archéologie ne vont pas jusque-là ; mais n'est-ce pas aussi le cas de la plupart des lecteurs de *L'Homme* ? Dès lors, pourquoi signaler ici ce livre ? C'est que, entre autres raisons, nous avons là un exemple particulièrement représentatif d'un genre littéraire qui fait aujourd'hui couler beaucoup d'encre, fait d'ouvrages partagés entre une forme narrative qui leur donne une allure « naturelle », accessible à tous, et une substance savante d'où ils tirent au contraire un certain érotisme propre aux publications scientifiques.
- 4 I – La substance scientifique d'abord : elle s'impose à chaque page et de plusieurs façons. La plus évidente est la place

qu'occupent, sous la plume de SAB, les questions de terminologie. Les mots qu'emploient les préhistoriens pour désigner les outils lithiques appartiennent pour la plupart à ce qu'il est convenu d'appeler le langage naturel : pilons, enclumes, cupules, etc. On les trouve dans les dictionnaires usuels ; mais ils n'ont de naturel que cela. Leur définition dans les textes spécialisés est considérablement plus restreinte, plus riche, bref différente de celle des dictionnaires en question. « Je propose ici des noms, écrit SAB, dont je suppose qu'ils correspondent effectivement à la fonction des objets » (p. 43). Or, cette fonction ne nous est pas révélée par les voies naturelles de la perception ; elle est le fruit d'une construction dont le livre de SAB regorge d'exemples et qui passe par des raisonnements dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne se confondent pas avec ceux du sens commun. On comprendrait d'ailleurs assez mal, s'il en allait autrement, sur quoi repose notre statut « professionnel ».

- 5 À la base de l'édifice se trouve le répertoire gestuel d'où le livre tire son titre. Il ne s'agit bien entendu que de gestes techniques, tenus pour nécessaires à la fabrication des objets étudiés. SAB s'inspire en la matière des distinctions proposées par Leroi-Gourhan et ses épigones touchant la façon de manier les outils de la préhistoire – ex. : percussion lancée (punctiforme, diffuse...) ; percussion posée, etc. Elle y ajoute des différenciations plus fines, suggérées par les études tracéologiques des dernières décennies, et les met en

rapport avec les usages dominants qu'elle attribue à ces objets. Le résultat est une série de schémas qui sont autant d'arbres de décision (ex. pp. 45, 80, etc.), où sont introduits par paliers successifs les critères pris en compte pour engendrer les types fonctionnels que SAB a choisi de distinguer. Leur définition est donnée par la somme de ces critères, à la manière de l'analyse componentielle ; et leur dénomination n'est plus dès lors qu'une affaire de convention, comme on l'observe dans la genèse de tout langage scientifique à partir du langage naturel.

- 6 Ces arbres sont des constructions typo-technologiques de même nature, formellement parlant, que les constructions typo-morphologiques sur lesquelles l'archéologie s'appuie si souvent. Plus généralement, la démarche est un essai de formalisation en termes qualitatifs des catégorisations de base nécessaires aux inférences qui vont suivre. Démarche bien évidemment semée d'embûches, comme l'est en général la formalisation mathématique elle-même : l'une d'elles est l'omniprésence de relations multivoques entre les observations – tracéologiques, expérimentales, ethnographiques – et les significations qu'on leur prête. Le caractère multifonctionnel probable ou avéré des objets lithiques peu élaborés – comme d'ailleurs de maints silex taillés – est un cas particulier de cette situation. SAB ne perd pas une occasion de le rappeler (voir en particulier pp. 135 à 139) ; la force de ses conclusions s'en trouve diminuée, mais non pas la qualité scientifique de son livre, augmentée d'autant.
- 7 Ces remarques d'ordre général valent pour l'étape suivante de la construction, lorsque SAB cherche à passer de ces catégorisations typo-technologiques à des hypothèses touchant « les cultures préhistoriques » dans leur ensemble. On constate alors les mêmes balancements entre un souci d'explicitier aussi clairement que possible les articulations du raisonnement et une conscience égale de toutes les précautions dont il faut l'entourer, compte tenu d'incertitudes aussi gênantes que précédemment : faiblesses de l'échantillonnage, flottements chronologiques, multivocité des relations entre systèmes techniques et organisation sociale *lato sensu* (gammes d'activités, types d'habitat, travail spécialisé, etc.). Certains aboutissements de l'exercice n'en ressortent pas moins : a) ainsi le repérage de principes de rationalité apparemment ancrés dans le comportement de nos ancêtres les plus éloignés, lorsqu'ils avaient par exemple à choisir entre des sources de matériaux plus ou moins « fatigantes » (je raccourcis à dessein), ou entre des objets naturels plus ou moins aptes à tel ou tel usage selon leur forme, leur masse, leur dureté, etc. – hypothèses renforcées ici et là par des montages expérimentaux (pp. 144 à 148) ; b) de même, la répartition des outils peu élaborés entre les « campements de base résidentiels », où ils sont fréquents, et les « sites où les hommes n'ont fait qu'une brève halte », dont ils semblent pour ainsi dire absents – l'interprétation du phénomène restant prudemment ouverte (p. 174) ; c) citons encore le schéma d'évolution phylotechnique proposé, où l'on passe du concassage pratiqué par les chimpanzés et les premiers hominidés au broyage et au pilage d'une part, à la taille du silex de l'autre, selon les rythmes dictés par les progrès de la gestualité, sans rapports nécessaires avec les découpages chronologiques traditionnels (pp. 190 à 193).
- 8 II – L'attention portée aux prescriptions de la pensée scientifique est manifeste dans tous ces développements ; j'en viens maintenant à la forme du livre. Ses quelque 200 pages se présentent à première vue comme un *récit* de découvertes, d'enquêtes et d'expériences touchant l'outillage lithique, entrecoupé de commentaires exposant les interprétations successives qu'elles ont nourries. Cependant, il n'est pas déraisonnable, ni désobligeant de penser que l'apport cognitif de l'ouvrage réside pour l'essentiel dans le genre de

schémas que je viens d'évoquer : non seulement ceux qui jalonnent les premières étapes de la construction, « typo-technologiques », mais aussi ceux qui pourraient exprimer pareillement les raisonnements suivis pour aboutir aux hypothèses ou conclusions ultimes du livre, « culturelles ». Un débat s'est récemment engagé sur l'opportunité de telles réductions dans les sciences de l'homme ; il eut pour cadre un séminaire dû à l'initiative de Claude Grignon, sociologue, que l'antinomie entre les modalités formelles et narratives de la connaissance scientifique mettait dans l'embarras. Au terme d'une vingtaine de séances échelonnées sur cinq ans (1995-2000)¹, une conciliation paraît possible au prix d'une double reconnaissance : d'une part, la présence nécessaire d'une composante narrative dans nos modélisations mathématiques les plus proches de celles des sciences naturelles ; d'autre part, la fonction modélisatrice des constructions narratives les plus articulées, que met en évidence leur réduction à des schèmes d'argumentation justiciables des mêmes tests que les modèles mathématiques (cohérence et correspondance, pour faire court). Ces modèles discursifs, comme on les nomme désormais, « condensent » en quelque sorte le récit, en ce sens qu'ils en réduisent le volume sans rien omettre de son contenu cognitif. Une question demeure néanmoins ouverte, touchant ce qu'on appelle « les pertes de la réduction » ; elles sont indéniables et renvoient à un autre débat – ou plutôt à la poursuite du même par d'autres moyens – touchant la place de la « culture lettrée » dans la facture de nos écrits².

- 9 Le livre de Sophie A. de Beaune ne soulève explicitement aucune de ces questions ; mais il les impose en quelque sorte malgré lui, malgré elle, tant il est riche en modèles discursifs latents, tout proches de sa surface narrative. Supposons dès lors qu'on le « réduise » dans le sens ci-dessus – avec la collaboration de l'auteur – et qu'on aille jusqu'à lui associer, voire un jour lui substituer, une publication d'un genre nouveau, sur support électronique, à la fois plus compacte et plus facile à consulter³ ; de quelles pertes devrions-nous payer cette mutation ? La nouvelle économie de la rédaction scientifique est à l'ordre du jour, dans le sillage des nouvelles technologies de l'information ; les sciences de l'homme n'échapperont pas à ses sollicitations, quitte à les moduler ou parfois à les récuser. *Pour une archéologie du geste* offre aux chercheurs que ces questions intéressent, toutes disciplines confondues, un terrain particulièrement propice à cette réflexion. Le caractère « peu élaboré » des objets qu'elle concerne est peut-être en l'espèce un avantage ; la façon rigoureuse dont l'auteur les étudie en est à coup sûr un autre pour dégager sans trop d'effort les modèles cognitifs hors de la toile du récit.

NOTES

1. Les premières d'entre elles sont rapportées dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon & Pierre Menger, s. dir., *Le Modèle et le récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.

2. Voir, sur ce sujet, les contributions de Jacques Revel et Jean-Claude Gardin dans Jean-Michel Berthelot, s. dir., *L'Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, Paris.

3. Voir par exemple la démarche suivie récemment par Valentine Roux, archéologue elle aussi, pour présenter sur CD-ROM l'architecture et la matière des raisonnements suivis par les auteurs d'un ouvrage collectif publié sous sa direction : *Cornaline de l'Inde : des pratiques techniques à Cambay aux techno-systèmes de l'Indus*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2000.

AUTEUR

JEAN-CLAUDE GARDIN

CNRS, Mission archéologique française en Asie centrale, Paris.